

—Nous sortons de chez Ober, répondit Emmanuel.

—Eh bien ! mettez vos fusils au râtelier. Dans un quart d'heure vous monterez la garde ”.

Les autres continuèrent à boire, à rire, à se raconter ce qu'ils avaient fait depuis trois jours. L'un parlait de l'attaque du Château-d'Eau, l'autre de la fuite du roi, un autre de l'enlèvement du trône, qu'on avait brûlé sur la place de la Bastille.

Chacun avait vu quelque chose d'extraordinaire, et c'est là que j'entendis pour la première fois un garde national chanter l'air “ *Par la voix du canon d'alarme,* ” etc., dont plus tard les gens eurent les oreilles tellement remplies, qu'ils s'écriaient : “ Mon Dieu ! si nous entendions seulement encore une fois le bruit des charrettes et les cris des marchands d'habits ! Quel malheur ! Cela ne finira donc jamais ! ”

Ce garde national avait tous les couplets écrits sur un morceau de papier ; il chantait d'une petite voix tendre, et nous répétions tous en chœur :

“ *Mourir pour la patrie ! Mourir pour la patrie !...* ”

Les larmes nous en venaient aux yeux.

Perrignon, assis derrière avec nous, sur le lit de camp, nous racontait l'envahissement de la Chambre, où se trouvait déjà la duchesse d'Orléans avec ses deux enfants ; la manière honteuse dont les députés satisfaits l'avaient abandonnée,—lorsque le général Bedeau, sur la place de la Concorde, leur demandait des ordres, et que personne, ni les ministres, ni le président, n'osait en donner ;—l'arrivée du peuple, et l'obstination de cette veuve, habillée en noir, au milieu du débordement, malgré les cris et la fureur ; son calme, lorsque Marie et Crénioux demandaient le gouvernement provisoire, et que Lamartine faisait un discours superbe, déclarant que la nation seule pouvait décider ce qu'elle voulait selon la justice.

“ Elle serait restée là, dit-il, en saluant toute pâle ceux qui prononçaient des mots pour elle ; rien n'aurait pu la forcer de partir, si la grande multitude n'avait à la fin rempli tous les bancs, et si Ledru-Rollin n'avait en quelque sorte proclamé la république. Alors le torrent l'entraîna. ”

Perrignon disait que le courage de cette femme l'avait attendri ; que pas une reine de France n'avait encore montré la même fermeté ; seulement que dans cette race de satisfaits,—qui depuis dix-huit ans approuvait tout, votait tous les yeux fermés,—pas un seul n'avait eu le courage de se faire tuer pour la défendre !

Il disait aussi que malheureusement ces êtres sans cœur ne manquent jamais sous aucun gouvernement, qu'ils arrivent tout de suite se mettre à table, en écartant les bons citoyens des deux coudes, en parlant de leur dévouement, en ayant encore l'air de se sacrifier, la bouche pleine et le ventre gonflé de nourriture ; mais qu'au premier coup de feu tous disparaissent comme des ombres ; qu'ils trouvent leur peau trop délicate pour recevoir un accroc !

“ J'ai vu ça, mes enfants, disait-il ; l'affaire de 1830 m'a découvert la bassesse humaine. Combien pensez-vous qu'il y avait de combattants derrière les barricades, hier et avant-hier ? Quelques centaines ! Eh bien ! demain vous verrez les vainqueurs sortir de terre par milliers, comme les limaces après la pluie ; ils lèveront le sabre et crieront, la bouche ouverte jusqu'aux oreilles : “ Rangez-vous ! Tambours, battez la charge ! En avant ! ” Si le mot de réplique pouvait changer cette bassesse en grandeur, ce serait magnifique, mais je n'ose pas seulement l'espérer. ”

Perrignon, assis au bord du lit de camp, nous parlait de la sorte ; Emmanuel et moi nous l'écoutions en silence ; derrière nous Quentin et Valsy dormaient comme des bienheureux.

Il faut savoir aussi qu'à chaque instant des rondes arrivaient, ramenant des prisonniers. C'étaient les soldats de la caserne du Foin où d'ailleurs, dispersés le matin, et qui pensaient s'en aller à la nuit. Mais en sortant des allées, ces pauvres garçons de la Bretagne, de la

Normandie, de l'Alsace, n'avaient pas fait cinquante pas qu'ils entendaient crier : “ Qui vive ! ” Et l'on pense si cela les étonnait de voir la sentinelle en casquette ou en chapeau, l'arme prête, remplir leur service et leur crier :

“ Passez au mot d'ordre ! ”

Ils arrivaient tout doucement, et on leur disait :

“ Allez au poste ! ”

Là, sur la porte du corps-de-garde, ils voyaient les citoyens réjouis de la victoire, qui leur criaient :

“ Arrivez ici, camarades !... Réchauffez-vous... Asseyez-vous... Buvez un coup ! ”

On leur passait le broc, on leur donnait le couteau. Pas un seul ne refusait, au contraire ; après avoir passé la journée au fond d'une cour, dans un bûcher ou partout ailleurs, ils étaient bien contents de s'asseoir à table avec les soutiens de l'ordre. Quand on leur demandait :

“ Eh bien, qu'est-ce que vous allez faire maintenant ? ”

Tous répondaient :

“ Mon Dieu, nous allons retourner au village ; nous ne comptons pas encore sur notre congé, mais c'est égal, la vicille mère ne sera pas fâchée tout de même de nous voir revenir avant les sept ans. ”

Chacun trouvait cela très naturel, et l'on croyait aussi que tout le monde, à l'avenir, ferait partie de la garde nationale, qui remplacerait l'armée. C'était la première idée qui vous venait. Qu'est-ce que la France aurait eu à craindre, si nous avions tous été soldats, de dix-huit à vingt-cinq ans, pour marcher en cas de besoin, et de vingt-cinq à cinquante pour faire le service de l'intérieur ? Les Allemands et les Russes nous auraient laissés bien tranquilles, en se rappelant ce qui leur était arrivé pendant vingt ans, pour s'être mêlés de nos affaires.

Enfin il fallut relever les postes. Perrignon nous avertit, et nous partîmes ensemble à cinq ou six, en descendant la rue Saint-Jacques.

C'est moi qui relevai la sentinelle de la première barricade. Le mot d'ordre était : “ Liberté, ordre public ! ”

Les autres partirent ; je restai seul. C'est encore un des grands souvenirs de ma vie : cette nuit sombre, ces hommes qui s'en vont le fusil sur l'épaule et dont les pas se perdent dans le lointain ; ces cris de : “ Qui vive ! ” répétés dans la profondeur des quartiers, et qui semblaient dire : “ Attention, citoyens ! veillez pour la patrie et la liberté ! ” Et ces rumeurs du côté de la place de Grèves, ces coups de fusil que suivent de longs silences où l'on entend la pluie tomber des gouttières ; la lanterne cassée, au haut de la barricade, dont la flamme jaune et rouge sort par instant de la vitre humide, éclairant les flaques d'eau à cinq ou six pas.—Oui, c'était quelque chose d'étrange.

J'écoutais : Dans la rue pas un bruit ; au loin, les paroles du corps de garde, les éclats de rire, l'arrivée d'une ronde, les crosses de fusil qui se reposent sur les dalles, le départ d'un piquet, la vieille Sorbonne qui tinte la demi-heure.— Ah ! que de pensées vous viennent après une journée pareille !... comme ce qu'on a vu vous repasse devant les yeux.— Ce palais magnifique des Tuileries, ce tumulte sur les quais, ces municipaux, l'Hôtel de ville : — Et maintenant, que va-t-il arriver ? Lamartine est là, heureusement, il travaille ; dix autres autour de lui, des hommes de cœur, l'aident ; ils préviennent la France, ils calment le peuple, ils sont forcés de songer à tout pour nous !

Oui, ce sont de grands souvenirs, pour un simple homme tel que moi. Souvent je me demande :

“ As-tu vu ces choses, Jean-Pierre ? as-tu veillé sur cette barricade ?... N'est-ce pas un rêve ? ”

J'étais là depuis environ une demi-heure, écoutant au milieu du silence, et songeant à tous ces changements incroyables survenus depuis trois jours ; rien ne bougeait, et ma garde avait l'air de vouloir continuer ainsi, quant au loin, derrière moi, vers la place Sorbonne, des pas se mirent à descendre la rue. Ce n'était pas une ronde, car les gens passèrent devant notre corps de garde sans s'arrêter. Ils